

MR. 7373



ANNALES
publiées par la
FACULTÉ DES LETTRES
de
TOULOUSE

Antiquité - Linguistique - Préhistoire

Juin 1952

Note sur les redoublements de consonne

devant semi-voyelle en latin vulgaire.

On a signalé depuis longtemps certains redoublements de consonne en latin vulgaire devant le groupe latin -IA, devenu diphtongue dans la prononciation courante ou familière. C'est ainsi que dans le *Précis historique de phonétique française* d'Edouard Bourciez on lit, page 163 "L'altération de c devant y s'explique en principe comme celle de c devant e, i. Dans un mot comme * *arcione* on avait *ky*, qui derrière une consonne est passé à *ty* pour aboutir à *ts*, réduit finalement à *s*. Lorsque ce groupe *ky* (originel, et non de production tardive comme dans * *plakyere* = *placere*) était précédé d'une voyelle, on peut supposer que l'articulation du *k* y avait été renforcée : c'est à cela que répond peut-être la distinction établie par les grammairiens de l'époque impériale entre *ci + voy.* qui a un son "épais" (*pinguem sonum*) et *ti + voy.* auquel ils attribuent un son "grêle" (*sonum gracilem*). Il est donc probable qu'un mot comme *facia(m)* s'était prononcé d'assez bonne heure * *fakhya* : on est passé de là en Gaule à * *fattya*, * *fattsä*, d'où ensuite * *fatse*, et *fasse* par assimilation (comparez * *platteä* qui aboutit à *place*, tandis que *ratione* devient *raison*)".

Toutefois il ne nous semble pas que d'une façon générale les romanistes aient attribué à ce phénomène toute l'ampleur qu'il comporte. Chose curieuse, dans le manuel de Bourciez auquel nous venons de faire allusion, l'auteur n'a pas songé à expliquer par un redoublement analogique de *t* ou de *p* certaines formes françaises dont nous parlerons plus loin. (C'est probablement le seul point où l'on puisse trouver quelque chose à critiquer dans cet excellent livre, qui par ailleurs est de tout premier ordre).

Les consonnes pour lesquelles il y a eu redoublement devant semi-voyelle sont surtout les occlusives. Ces redoublements se sont conservés tels quels en italien. Dans les dialectes de langue d'oïl et de langue d'oc, ainsi que dans les langues romanes d'Espagne, les consonnes ainsi redoublées ou les nouveaux phonèmes auxquels elles avaient abouti sont redevenus simples par la suite, lors de la simplification générale (que l'on peut placer vers le *X^{ème}* siècle) des consonnes doubles dans ces diverses variétés. Mais on ne saurait mettre en doute leur réalité dans le latin vulgaire de la Gaule, et, à un degré moindre, de l'Espagne.

Ils ont dû commencer à se produire dès une date assez ancienne. En effet, comme nous l'avons indiqué, ce sont presque uniquement les oc-

clusives qui se sont redoublées.

Donc lorsque le C de FACIAM s'est redoublé, c'est qu'il était, ou à peu de chose près, une occlusive, et ne devait pas être encore devenu une affriquée. Le redoublement du T, en prononciation populaire, dans le suffixe -ITIA nous reporte à une date plus ancienne encore, et antérieure au *IV^{ème}* siècle, puisqu'à cette époque Servius atteste pour le deuxième T de IUSTITIA une prononciation affriquée.

C'est surtout immédiatement après la voyelle tonique qu'a eu lieu le redoublement. Sans doute dans les formes de première et de deuxième personne du pluriel des subjonctifs italiens *abbiamo* < * *ABBIAMUS* = classique *HABEAMUS*, *abbiate* < * *ABBIATIS* = classique *HABEATIS*, *sappiamo* < * *SAPPIAMUS*, *sappiate* < * *SAPPIATIS*; dans l'ancien occitan *sapchatz* et le français *sachiez* < * *SAPPIATIS*; dans l'italien *facciamo* < * *FACCIAMUS*; dans l'italien *facciate*, l'occitan primitif *faccaz* et l'ancien français *faciez* < * *FACCIATIS*, on constate un redoublement avant la voyelle accentuée, mais ces formes de première ou de deuxième personne du pluriel ont sans doute été entraînées par l'analogie des autres personnes du même temps, où la consonne redoublée suivait immédiatement la voyelle accentuée. De même, dans l'ancien français *aprochier* < * *APPROPIARE* le redoublement peut être analogique de celles des formes de ce verbe où l'accent était sur l'o.

Voici des exemples de redoublement pour les diverses occlusives orales.

Le latin *SAPIAM* a donné en italien *sappia*, en ancien occitan *sapcha*, et en français *sache*. Que le *p* ait été redoublé dans le latin vulgaire des régions où s'est formé le français, cela ressort de la comparaison avec les mots où le redoublement du *p* est directement attesté : de même que *CLIPPIACUM* a donné *Clichy*, *SAPPIA(M)* a donné *sache*. L'ancien occitan *sapcha* nous aide à comprendre comment les choses se sont passées : le groupe formé par le second *p* et l'i semi-voyelle est devenu un *t* mouillé, qui a ensuite évolué en un son affriqué que l'on pourrait représenter (approximativement) en graphies françaises par *tch* ; puis en français le *p* s'est résorbé devant ce phonème affriqué. On notera que le double *p* avait fait entrave, de sorte que l'a tonique n'a pas ici abouti à *e* en français.

C'est à un traitement tout parallèle qu'a donné lieu le redoublement du *b* dans * *RABBLA*, substitué à *RABIES* en latin vulgaire et conservé tel quel en italien. De même que dans l'italien *sappia* le second *p* avait donné avec l'i semi-voyelle une dentale sourde mouillée, de même tout invite à penser qu'ici le second *B* avait donné avec l'i une dentale sonore mouillée ; et de même que le *t* mouillé provenant du groupe *PI* de *SAPPIA* a donné ensuite une affriquée sourde, de même le *d* mouillé provenant du groupe *BI* de *RABBLA* est devenu ensuite une affriquée sonore, qu'en graphie française on pourrait transcrire (approximativement) par *dj*. Plus tard le premier *b* s'est résorbé devant l'affriquée dans la prononciation française. Ici encore la consonne double avait fait entrave, et empêché l'a tonique de passer à *e* en français.

Comme exemple de redoublement de *t* devant *IA* on peut citer le mot d'origine grecque *PLATEA*, devenu *PLATTIA* dans la prononciation vul-

gaire. Le redoublement du *t* est ici attesté par la source du français *place* et de l'ancien occitan *plassa* (primitivement *plazza*), et par le *z* double sourd de l'italien *piazza*. En italien ce redoublement n'est pas purement graphique : dans la prononciation l'élément occlusif de l'affriquée italienne est beaucoup plus prolongé que s'il s'agissait d'un *z* simple ; dans un mot tel que *Lazio* l'*a* tonique est sensiblement plus long que dans *piazza*. Au point de vue de la durée, le premier *a* toute la longueur normale d'une voyelle tonique italienne finale de syllabe ; le second n'a que la durée d'une voyelle tonique entravée. C'est qu'en effet dans *Lazio*, le *z* étant simple, toute l'articulation de l'élément occlusif de l'affriquée est reportée sur la syllabe finale ; dans *piazza* au contraire l'élément occlusif étant beaucoup plus prolongé, une partie de sa durée est prise sur celle de la voyelle tonique. On pourrait exprimer cela, sinon rigoureusement, du moins d'une façon approchée, en transcrivant en graphies françaises d'une part *Là-tcio*, de l'autre *piat-tça*. Nous avons cru utile de rappeler ces particularités de la prononciation toscane, parce que même les personnes qui ont plus ou moins étudié l'italien n'en ont pas toujours une conscience très claire, et que cependant elles marquent nettement la réalité d'une différence entre le *z* simple et le *z* double. Ceci nous permettra d'étudier maintenant sur une base plus ferme le cas du suffixe latin -ITIA.

L'aboutissement normal du groupe latin -TI- intervocalique a été en français -is- ; il suffira de citer quelques exemples, comme CIMA-TIA > cimaise, PALATIUM > palais, RATIONE > raison. Quand la voyelle précédente est déjà *i* en français, l'*i* du groupe -is- s'est fondu avec lui, comme on le voit dans PRETIU > pris (écrit aujourd'hui prix), et dans NOPTIAS > prises. Il s'agit donc d'expliquer comment l'une des formes les plus courantes auxquelles a abouti le suffixe latin -ITIA a été en ancien français -ece, écrit aujourd'hui -esse. On a supposé qu'il fallait admettre à la base de cette forme une variante populaire *ICIA au lieu de -ITIA. Que les graphies du type -icia au lieu de -itia aient été courantes dans les textes latins du moyen âge, cela ne fait aucun doute, mais c'est qu'à cette époque, en France, en Espagne et dans une partie de l'Italie, et ici étaient confondus devant voyelle dans la prononciation du latin. D'ailleurs, en supposant dans ce cas particulier un *c* au lieu d'un *t* on ne ferait que déplacer la difficulté ; il faudrait toujours expliquer, en effet, l'anomalie par laquelle, en français, seul de toutes les consonnes intervocaliques le *c* suivi de *i* ne se serait pas sonorisé. On ne peut invoquer le cas de FACIAM > face, puisque, comme nous l'avons rappelé plus haut, il faut partir ici d'une forme latine à *c* redoublé : *FACCIA(M), dont le traitement est d'ailleurs exactement semblable à celui de BRACCIA > brace. D'autre part une variante -ICIA n'expliquerait pas la forme italienne du suffixe -ezza, à *z* sourd redoublé semblable à celui dont nous avons décrit l'articulation à propos du mot piazza. Si au contraire on admet qu'il faut tout simplement partir d'une forme populaire à *t* redoublé -*ITTIA, tout devient d'une clarté parfaite ; le traitement est exactement le même (tant en ce qui concerne la forme italienne -ezza et la forme française -ece, aujourd'hui -esse) qu'en ce qui a trait à *PLATTIA > italien piazza et français place. On notera d'ailleurs que dans ces cas

de redoublement le groupe constitué par le second *t* et par l'*i* semi-voyelle a été traité comme les groupes latins TI précédés d'une consonne et suivis d'une voyelle : le premier *t* a joué le même rôle consonantique que l'*i* de FORTIA > italien forza et français force, ou que l'*n* de SPERANTIA > italien speranza et français espérance, ou que le *p* de *NOPTIAE ou *NOPTIAS > italien nozze et français noces. La seule différence c'est qu'en français le premier *t* dans *PLATTIA et dans le suffixe -*ITTIA a fini par se résorber, tandis qu'il survit dans l'articulation allongée de l'élément occlusif initial du *z* double italien, et il en est de même du *p* de *NOPTIAE ou de *NOPTIAS, finalement résorbé en français, mais assimilé en italien à ce même élément initial du *z*.

Il faut noter cependant que pour le suffixe latin -ITIA la forme populaire à *t* redoublé n'avait pas éliminé partout la forme classique à *t* simple : à côté de la variante -ece, il subsistait en ancien français une variante -oise, beaucoup moins usitée, et qui représentait d'une façon parfaitement régulière la forme classique latine. Celle-ci paraît avoir seule existé dans le domaine proprement espagnol et dans le domaine galicien et portugais. C'est en effet une forme latine à *t* simple que postule le *z* sonore du suffixe portugais -eza ; et le fait que l'espagnol ancien présentait également un *z* et non un *ç* montre que sur ce point il était d'accord avec le portugais.

Dans le latin populaire de l'Italie du centre de nombreux redoublements avaient dû se produire pour le *d* des groupes -DI- intervocaliques. Dans des formes comme HODIE > oggi, RADIU > raggio, le redoublement graphique du *g* correspond à une particularité très nette de prononciation : dans un mot à *g* simple, comme agio, le groupe graphique *gi* représente dans la prononciation toscane un son à peu près semblable à celui du *j* français ; chez la plupart des Italiens non Toscans il représente un son affriqué dont l'élément initial occlusif sonne comme *d* ; on pourrait donc transcrire (approximativement), en graphies françaises, l'articulation du mot agio par a-jo en prononciation toscane, et par a-djo dans la prononciation des Italiens non Toscans. On notera que dans cette seconde prononciation l'élément occlusif qui sonne *d* appartient entièrement à la deuxième syllabe ; quand le *g* est écrit double, comme dans raggio, le groupe graphique *ggi* représente, aussi bien chez les Toscans que chez les autres Italiens, un son affriqué dont l'élément occlusif initial est nettement prolongé, de sorte qu'une grande partie de sa durée est prise sur celle de la voyelle tonique précédente ; alors que l'*a* de agio a la durée italienne normale d'une voyelle tonique finale de syllabe, celui de raggio n'a que la durée d'une voyelle tonique entravée, et il est par conséquent moins long que celui de agio. On se rappellera que nous avons signalé une différence identique entre l'*a* tonique de Lazio et celui de piazza. Ainsi se trouve justifié le double *g* des mots du type oggi ou raggio. Dès lors la question qui se pose est de savoir si les redoublements de *d* tels que ceux que nous venons de signaler ont été propres au latin vulgaire de l'Italie, ou s'ils se sont produits également en Gaule et en Espagne. Les considérations que nous allons exposer semblent indiquer qu'il en a bien été ainsi.

En castillan, on notera que -di- intervocalique a été traité comme *i* latin intervocalique. Si d'une part on a MAIU > mayo, MAIORE > ma-

yor, CUJUS > cuyo, on a de même HODIE > hoy, RADIU > rayo, MODIU > moyo.

Que dans le latin d'Espagne -DI- intervocalique ait sonné me -I- intervocalique, des confusions graphiques le confirment, telles que MADIUS pour MAIUS en des textes latins médiévaux d'Espagne. Or, quelle était en latin la prononciation de l'i intervocalique ? En principe celle d'un i semi-voyelle redoublé ; d'où les graphies du type EIIVS pour EIVS, qui ne sont pas rares dans les inscriptions. Ce redoublement de i dans la prononciation explique d'ailleurs pourquoi la première syllabe EIVS était longue. Les gradus et autres livres similaires mettent même un signe de la longue sur l'e de ce mot ; en réalité, à moins qu'il n'existe un témoignage contraire formel d'un grammairien ancien, nous ne pouvons pas que l'e de EIVS ait été long, alors que celui de EI, de EA, de EOS était bref. Nous croyons plutôt qu'il était bref, mais que le mot était en réalité prononcé EI-IUS, l'ensemble de la première syllabe étant long par position.

Dans ces conditions, si un mot tel que MAIUS était en réalité prononcé MAI-IUS, il est facile de comprendre comment le groupe -ADI- pu dans un mot tel que RADIUS arriver à se confondre avec le groupe -ADI- (réalité AII) de MAIUS. Si le D s'est d'abord redoublé dans RADIU, on a une prononciation RADDIU, où le second D s'est fondu avec l'I pour donner un d mouillé. La mouillure a pu alors contaminer le premier d, de sorte que l'ensemble du phonème sera devenu un d mouillé redoublé. D'autre part l'I consonne double de MAIUI s'est affecté d'un mordant, analogue à un léger son de d, de sorte qu'il est devenu lui aussi, ou à peu de chose près, un double d mouillé. Par un phénomène tout semblable, dans le gascon de Bayonne l'y initial, prononcé par les uns comme un simple t sonne, reçoit chez d'autres un léger son de d qui le transforme en un d mouillé ; un dualisme de prononciation plus ou moins analogue existe aussi chez les Basques du Labourd et de la Basse-Navarre. Une fois -DI- intervocaliques ainsi confondus en un double d mouillé, deux évolutions différentes ont été possibles par la suite. Dans une grande partie de l'Italie, le double d mouillé a abouti à un phonème affriquée à élém. occlusif initial très prolongé et, en quelque sorte, redoublé. Ainsi, nous nous l'avons vu, *RADDIU a abouti à raggio, MAIUI à maggio, MAIURE à maggio. En d'autres régions au contraire le double d mouillé a perdu son double élément occlusif, et il n'est resté qu'un i consonne double simplifié plus tard ; ainsi en Castille *RADDIU est devenu rayyo, MAIURE mayor, et plus tard l'y s'est simplifié, en vertu de la répugnance acquise à un moment donné par l'espagnol à l'égard des consonnes doubles. Il est vraisemblable que les choses se sont passées de même pour le français, où l'aboutissement de -DI- intervocalique aussi bien que de -I- intervocalique a été en ancien français un i semi-voyelle, écrit i. A côté de MAIU > mai, on a en effet HODIE > hui, RADIU > rai, MODIU > moi (écrit aujourd'hui muid).

Nous avons fait allusion plus haut aux redoublements de i dans les groupes -CI- intervocaliques du latin classique, devenus -CCI- en latin vulgaire. Aux exemples cités on pourrait ajouter *FACCIA substitué au latin classique FACIES et donnant en italien faccia, en français face.

ainsi que *GLACCIA substitué à GLACIES et donnant en italien ghiaccia et en français glace. Nous n'insisterons pas, et nous nous contenterons de noter qu'ici encore dans l'orthographe italienne le redoublement a une valeur très réelle : alors que la prononciation d'un mot à c simple tel que *bacio* pourrait être transcrite (approximativement) en graphies françaises *bâ-cho* pour ce qui est de la prononciation toscane ou romaine, et par *bâ-tcho* pour la prononciation des autres Italiens, celle de *faccia* devrait être transcrite *fât-tcha* pour les Toscans et les Romains comme pour les autres Italiens.

Dans l'ensemble du domaine roman, (à part quelques régions aberrantes, telles que l'intérieur de la Sardaigne), le g intervocalique devant e ou i a été si exactement traité comme l'i latin intervocalique, qu'on ne saurait douter qu'il ne se soit confondu avec lui dans la prononciation du roman commun : il était donc devenu un i semi-consonne redoublé, avec possibilité pour chacun de ces deux i d'un mordant consistant, comme nous l'avons indiqué plus haut, en un son de d plus ou moins fort, de sorte qu'ici encore l'ensemble de l'articulation pouvait être un double d mouillé. Or si le g intervocalique est devenu un d mouillé redoublé ou un i consonne redoublé devant un e ou devant un i entièrement voyelle, à plus forte raison devait-il en être ainsi devant i semi-voyelle. On conçoit donc que SAGIA soit devenu quelque chose comme SAYYA ou SADY-DYA et ait donné l'espagnol *saya* et le français *sais*, et que EXAGIUM ait donné en italien *saggio*, avec les formes correspondantes *ensayo* en espagnol et *essai* en français.

Il semble bien que les occlusives nasales aient pu elles aussi se redoubler devant i semi-voyelle. Ainsi s'explique l'italien *bestemmia* qui suppose une forme populaire *BESTEMMIA pour BLASPHEMIA ; cf. italien *vendemmia* en regard du latin classique VENDEMLA. De même, plutôt que par un emprunt à un autre dialecte, nous croyons que l'on doit expliquer l'ancien français *estränge* par une forme à n redoublée, *EXTRANNIA, substituée à la forme classique EXTRANEA. Le redoublement aurait pu être ici primitivement de nature emphatique ; (toutefois la même raison ne saurait valoir pour *lange* et *linge*, qui représentent apparemment *LANNIA et *LINNIA au lieu des formes classiques LANEA et LINEA). Dans *estränge* la première n de EXTRANNIA se serait maintenue comme étant finale de syllabe, tandis que le groupe -NI- serait devenu d'abord une n mouillée, puis se serait réduit à un i consonne, avec dégagement d'un mordant occlusif sonnant comme d, et serait passé ensuite de d mouillé à une affriquée sonore. On objectera peut-être que si *EXTRANNIA a donné *estränge*, BRITANNIA aurait dû donner *Bretänge*. Mais le t du français *Bretagne* postule une forme latine à double t : c'est donc de *BRITTANIA avec deux t et une seule n qu'il faut partir ; la simplification de l'n dans la forme populaire peut être due soit au désir d'éviter une surcharge de consonnes doubles dans deux syllabes consécutives, soit tout simplement à l'analogie de la terminaison -ANIA, fréquente dans les noms de pays, - Pour l'aboutissement à -ng-, en français, d'un groupe de deux nasales suivies d'un yod, cf. *VENDEMLA > *vendange*, et CALUMNIA > *challenge*.

On aurait attendu une terminaison -onge au lieu de -ongne ou

-ogne dans les représentants français de VERECUNDIA et de BURGUNDIA, qui ont abouti respectivement à *vergogne* et *Bourgogne*. Apparemment le *d* s'était résorbé ici de très bonne heure dans une grande partie du domaine roman, notamment dans la Gaule du Nord. L'espagnol ancien a de même possédé une forme *vergüña*, tandis que la variante *vergüenza*, qui a seule survécu, représente régulièrement la forme classique latine avec *d*. Le latin SPONGIA donne lieu à une remarque analogue : le *g*, devenu lui-même un yod avec ou sans mordant dental, avait dû se fondre avec l'*i* suivant et produire ainsi un yod unique, d'où l'ancien français *espongne*. La variante *esponge* doit être demi-savante, comme doit l'être également l'espagnol *esponja*.

La tendance à redoubler certaines consonnes devant *i* semi-voyelle paraît s'être conservée très longtemps dans certaines régions. Voici des exemples pour les pays de langue d'oïl.

Alors que le classique SAPIAM a abouti en français à *sacheforme* à chuintante sourde, parce qu'il y avait eu redoublement du *p* avant que celui-ci ait pu se sonoriser comme consonne sourde intervocalique, au contraire dans *SAPIU (substitué à SAPIENS), il n'a pu y avoir redoublement avant l'époque de la sonorisation des sourdes simples intervocaliques, puisque l'aboutissement a été une chuintante sonore, le *g* du mot *saga*. Toutefois le parallélisme de l'aboutissement avec celui de *RABEIA > *roge* nous invite à penser qu'il y a eu redoublement après la sonorisation du *P* en *B* : On aurait eu ainsi la série *SAPIU > *sabio* > *sabbio* > *sabge* > *sofe*. Toutefois il est un fait qui nous invite à penser que le redoublement de la consonne a été plus tardif encore, et ne s'est produit qu'après l'affaiblissement fricatif de *b* en *v* : en effet, l'ancien occitan a connu une forme *savi* : le *p* intervocalique ne pouvant aboutir à *v* dans cette langue, le *v* de *savi* ne peut guère s'expliquer que par un emprunt à un dialecte d'oïl. On doit donc, semble-t-il, restituer la série *SAPIU > *SABIO* > *savio* > *savio* > *sauge* > *sage*. Le double *g* de l'italien *saggio* s'explique vraisemblablement par un très ancien emprunt au français, antérieurement au X^e siècle.

Un autre exemple de redoublement très tardif nous est fourni par le suffixe latin -ATIU. En Gaule comme en Espagne il était devenu, par sonorisation des sourdes intervocaliques, -*adego*. En castillan, -*adego* s'est simplement réduit à -*adgo*, devenu ensuite -*azgo*. Mais dans le domaine francien -*adego* a dû devenir très vite -*adeo* : on sait en effet que le *g*, soit primitif, soit provenant de la sonorisation d'un *c*, s'est résorbé très vite dans ce domaine lorsqu'il était suivi d'une voyelle vélaire. Or il est naturel de penser que -*adeo* est devenu très vite -*adyo*. A ce stade le *d* a dû se redoubler : cela peut résulter de tout un ensemble de constatations.

1° En italien on trouve un *g* double : -*aggio*.

2° En gascon du Bas-Adour, le suffixe apparaît actuellement sous la forme -*adye*, où *dy* représente un *d* mouillé. Mais la constance avec laquelle jusque dans la première moitié du XIX^e siècle les écrivains de ce dialecte, même ceux qui emploient l'écriture la plus phonétique, écrivaient -*adye* et non -*adye*, nous oblige à admettre que la véritable pro-

nonciation qu'ils ont voulu transcrire était *at-dye* comportant un *t* sourd suivi d'un *d* mouillé ; (il y a d'autres exemples, dans les textes de cette région, de *d* mouillé transcrit par un simple *y*). Par la suite le *t* s'est résorbé devant le *d* mouillé, mais il paraît que la prononciation *t+d* mouillé existe encore en certains endroits des Hautes-Pyrénées. Or cette articulation suppose, semble-t-il, à un moment donné un double *d* : le premier assourdi plus tard comme *t* final de syllabe, et le second conservant la mouillure qui provient de l'*y* de -*adyo*.

3° En ancien français, à côté de la variante -*age*, il en a existé une autre, -*aige*, qui ne semble pouvoir s'expliquer convenablement que de la manière suivante. En certains endroits ou chez certains individus, la mouillure du deuxième *d* a pu contaminer le premier, qui sera devenu lui aussi un *d* mouillé ; il a suffi que par la suite l'élément occlusif initial du premier se résorbe pour qu'il se réduise à un simple *i* semi-consonne, que l'on a écrit *i*. En ce qui concerne l'italien, si, comme il est possible et même probable, dans les mots du type *occhio* < OC'LU le redoublement du *c* ne s'est produit qu'après la réduction de l mouillure à *i*, il faudra admettre que la tendance au redoublement des occlusives devant *i* semi-voyelle a persisté en ce domaine jusqu'à une date très tardive. Mais alors on pourrait être tenté de se demander si tous les redoublements que nous avons signalés jusqu'ici pour des formes italiennes ne seraient pas tardifs eux aussi, ce qui leur enlèverait toute valeur par rapport aux autres langues romanes. Mais nous croyons avoir suffisamment montré qu'il n'en est rien, et qu'au contraire ils ne sont ordinairement que la survivance de redoublements communs au latin vulgaire d'une grande partie du domaine roman, et notamment de la Gaule. La similitude de traitement que nous avons relevée entre BRACCIA et *FACCIA, entre CLIPPLACUM et *SAPPIATIS, notamment, ne peut, à notre avis, laisser de doute sur ce point.

Cela n'empêche pas de constater que certaines régions du domaine roman avaient subi moins que d'autres les effets de cette tendance : nous avons noté, par exemple, que la Péninsule Ibérique, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, est restée plus fidèle aux formes classiques, ce que l'on peut expliquer en partie par la date plus ancienne de sa romanisation, mais surtout par le fait qu'étant plus éloignée de Rome elle devait être moins facilement atteinte que la Gaule par les courants nouveaux qui venaient de la capitale ; ainsi, nous l'avons vu, l'Espagne et le domaine galico-portugais semblent avoir ignoré pour le suffixe -ITIA la forme à consonne redoublée.

*
*

Il convient d'examiner dans quelle mesure la semi-voyelle vélaire a pu donner lieu elle aussi à des redoublements de consonnes.

En italien, on constate des exemples de redoublement d'occlu-

sive sourde vélaire dans *acqua* / AQUA, dans *tacqui* / TACUI, et dans *piacqui* / PLACUI. En revanche dans *ebbi* / HABUI on peut se demander s'il y a eu réellement redoublement du *b* devant l'*u*, avant la disparition de celui-ci, ou si par hasard le second *b* ne serait pas le produit de l'accommodation de l'*u*.

Dans *seppi*, parfait italien de *sapere*, il est de même difficile de dire s'il ne proviendrait pas d'une forme latine vulgaire *SAPPUI pour SAPUI, ou s'il n'est pas tout simplement analogique. Dans les prétérits italiens irréguliers la consonne finale du radical apparaît souvent redoublée. Dans certains d'entre eux ce redoublement est dû au jeu normal des lois phonétiques qui ont présidé à la formation de la langue. Dans *dissi*, par exemple, l'*s* double n'est que le produit normal de l'intervalocalique du latin DIXI. L'analogie ayant joué un rôle important dans la formation des prétérits romans, on peut penser que dans ceux où en italien un redoublement de consonne n'est pas étymologique il est de nature analogique. Il est donc possible qu'il en soit ainsi dans *seppi*. En revanche, dans l'ancien occitan *soubi*, il est clair qu'il n'y a pas eu redoublement, puisque la sourde a été sonorisée, mais on ne peut dire si la métathèse s'est produite avant ou après la sonorisation. Quant à l'espagnol ancien *sope*, il est difficile également de dire si le maintien de la qualité sourde de la consonne est dû à l'*u* de la diphtongue *au* après métathèse, ou s'il y a eu redoublement. En d'autres termes il est difficile de dire s'il faut restituer une série SAPUI > *SAPPUI > *souppi* > *sope*, ou simplement une série SAPUI > *SAUPI > *sope* ; On sait qu'en espagnol l'*u* de la diphtongue AU a joué devant certaines consonnes sourdes le rôle d'une voyelle et permis la sonorisation, et devant d'autres le rôle de consonne et empêché leur sonorisation. Parmi les consonnes de cette catégorie figure, semble-t-il, *c = k*, où le peu d'agilité de l'organe chargé de l'occlusion rend la réalisation de celle-ci plus lente, d'où une réduction du temps consacré à la prononciation de l'*u* quand la vélaire sourde est précédée de la diphtongue *au*, et accentuation du caractère consonantique dans ce même *u*. Devant l'occlusive sourde *t*, il semble que l'*u* de *au* ait également empêché la sonorisation, mais les exemples existants ne sont pas absolument probants. Devant la troisième occlusive sourde, c'est-à-dire devant *p*, l'exemple de *sope* n'est pas concluant : l'ancien occitan qui, comme nous l'avons vu, présente la forme *soubi*, (bien que par ailleurs dans cette langue AU ait probablement empêché, comme en espagnol, la sonorisation de *c = k* et de *t*), suggère la possibilité d'un comportement différent des trois occlusives sourdes après AU latin.

Quoi qu'il en soit, les exemples sûrs de redoublement de consonne devant *u* semi-voyelle ne se rencontrent qu'en Italie, de sorte qu'il n'y a pas eu un parallélisme véritable dans le comportement, à cet égard, des deux semi-voyelles. Nous ne rechercherons pas ici quelles peuvent être les raisons de cette divergence. Nous n'essayerons pas non plus de déterminer le processus (peut-être à l'origine, un mode particulier de syllabification), par lequel ont pris naissance ces redoublements.

